

Les cercles de l'

APTAR

Avec Florence NAUGRETTE

MEMBRE D'HONNEUR DE L'ASSOCIATION

SAMEDI 26 NOVEMBRE
à l'Enoteca



POUR LA PARUTION DE

Juliette Drouet, Compagne du siècle
Paris, Flammarion, sept. 2022.

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209
CERCLES DE LECTURE – CERCLES DE CONVIVIALITÉ

Juliette Drouet, compagne du siècle

EXTRAIT DU CHAPITRE VII

Lu à huit voix

« Naître à l'amour (1833) »

Elle était aux abois. Sur qui compter? En quel homme avoir confiance ? Pinel l'avait ruinée. Karr vivait à ses crochets. Pradier était le point de se marier. Victor Hugo, lui, allait la protéger, la consoler, lui éviter la prison, rembourser ses dettes, assurer son existence, et l'aimer à jamais.

Le soir du 2 février, dans l'attente du verdict, Juliette, vêtue d'une robe de damas violet broché d'or conservée à la Maison de Victor Hugo, plumes et perles entrelacées dans ses cheveux, entra en scène sitôt effectué le changement de décor du dernier acte. Installée sur le plateau avec ses camarades, elle vit s'ouvrir le rideau. En face d'elle, les spectateurs découvraient le somptueux tableau dont elle était l'attraction. La scène est à Ferrare, dans le palais de la princesse Negroni attablée parmi les seigneurs vénitiens auxquels son amie Lucrece va servir un repas empoisonné. Lors d'un échange avec Maffio Orsini, empreint d'ironie dramatique, la princesse l'interroge sur son amitié avec son frère d'armes Gennaro, rit à l'évocation du jour de leur mort commune prédite par un bohémien, l'aguiche, et lui échappe.

Dans une note rédigée huit ans plus tard, Hugo commencera ses éloges aux comédiens par celui de sa bien-aimée :

« Le public a vivement distingué Mademoiselle Juliette. On ne peut guère dire que la princesse Negroni soit un rôle, c'est, en quelque sorte, une apparition. C'est une figure belle, jeune et fatale, qui passe, soulevant aussi son coin du voile sombre qui couvre l'Italie au seizième siècle. Mademoiselle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que peu de mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensée. Il ne faut à cette jeune actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. »

Théophile Gautier, avec son art raffiné de décrire les acteurs, retiendra la Negroni pour louer ses talents :

« Elle avait deux mots à dire et ne faisait en quelque sorte que traverser la scène. Avec si peu de temps et si peu de paroles elle a trouvé le moyen de créer une ravissante figure, une vraie princesse italienne, au sourire gracieux et mortel, aux yeux pleins d'enivremments perfides ; visage rose et frais qui vient de déposer tout à l'heure le masque de verre de l'empoisonneuse, si charmante, d'ailleurs, qu'on oublie de plaindre les infortunés convives, qu'on trouve heureux de mourir après lui avoir baisé la main. [...] On aurait dit une couleuvre debout sur sa queue, tant elle avait une démarche ondulante, souple et serpentine. [...] Avec quelle prestesse inquiétante et railleuse elle se dérobaît aux adorations prosternées des beaux seigneurs vénitiens! »

Juliette avait apporté sa pierre à l'édifice. Quant à Mlle George, Hugo jugeait qu'elle avait réuni « au degré le plus rare les qualités diverses et quelquefois même opposées que son rôle exige ». Tour à tour mère attentionnée, femme séductrice, tyran assoiffé de pouvoir, furie vengeresse, « elle passe comme elle veut, et sans effort, du pathétique tendre au pathétique terrible ». À ses côtés, Frédérick Lemaître « a réalisé avec génie le Gennaro que l'auteur avait rêvé ». Cet enfant trouvé apprend à la réplique finale ce dont le spectateur est informé dès la troisième scène: que Lucrèce Borgia, incestueuse, tyrannique, tueuse en série, est la mère qu'il n'a jamais connue, qui de loin l'aime et le protège, et qu'il vient d'assassiner.

Ce fut un triomphe. Le public fut subjugué par la beauté du texte, la puissance de l'intrigue, la splendeur du décor, la solennité du plain-chant pendant la procession des moines, le charisme de George et le magnétisme de Frédérick. Le beau-frère de Hugo en témoignerait le lendemain, « toute la salle avait la chair de poule ». On réclame l'auteur, on l'acclame, on le porte en triomphe. Les critiques, en revanche, pour ne pas se déjuger deux mois après avoir éreinté *Le roi s'amuse*, font l'hypothèse que la prose et les boulevards conviennent mieux au talent de Hugo que les vers et la Maison de Molière, son théâtre étant plus matériel que littéraire.

Le public accourut. Les recettes furent miraculeuses, jamais Hugo n'avait gagné ni ne gagnerait autant d'argent au théâtre : 10 000 francs, plus les 4 000 francs versés par Renduel pour l'édition originale. Il pourrait bientôt soustraire à son pactole de quoi commencer à aider son actrice.

L'heure mystérieuse

Le soir de la Première, samedi 2 février, Hugo rentra chez lui pour y recevoir ses nombreux amis, qui faisaient la queue sous les arcades de la place Royale pour le féliciter. Treize jours plus tard, le 15 février, Juliette et lui se promènent ensemble, pour la première fois, sur les boulevards extérieurs, entre l'Arc de triomphe et la barrière de Clichy . Le lendemain, elle lui a donné rendez-vous chez son amie Laure Krafft, qui la loge : « Viens me chercher ce soir chez Mme K. Je t'aimerai jusque-là pour prendre patience – À ce soir ! Oh ! ce soir ce sera tout ! Je me donnerai à toi tout entière ».

Pour Hugo, que sa femme avait repoussé trois ans plus tôt après la naissance de leur petite dernière, Juliette fut une révélation.

Florence Naugrette, *Juliette Drouet, Compagne du siècle*,
Paris, Flammarion, 2022, p. 94-95.

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine ;

Puisque j'ai dans tes mains posé mon front pâli ;
Puisque j'ai respiré parfois la douce haleine
De ton âme, parfum dans l'ombre enseveli ;

Puisqu'il me fut donné de t'entendre me dire
Les mots où se répand le cœur mystérieux ;
Puisque j'ai vu pleurer, puisque j'ai vu sourire
Ta bouche sur ma bouche et tes yeux sur mes yeux ;

Puisque j'ai vu briller sur ma tête ravie
Un rayon de ton astre, hélas ! voilé toujours ;
Puisque j'ai vu tomber dans l'onde de ma vie
Une feuille de rose arrachée à tes jours ;

Je puis maintenant dire aux rapides années :
— Passez ! Passez toujours ! je n'ai plus à vieillir ;
Allez-vous-en avec vos fleurs toutes fanées ;
J'ai dans l'âme une fleur que nul ne peut cueillir !

Votre aile en le heurtant ne fera rien répandre
Du vase où je m'abreuve et que j'ai bien rempli.
Mon âme a plus de feu que vous n'avez de cendre !
Mon cœur a plus d'amour que vous n'avez d'oubli !

Janvier 18...

Victor Hugo, *Les Chants du crépuscule*, 1835

Lu par Renaud Guillaume.

Une virgule sonore



Visages de Victor Hugo

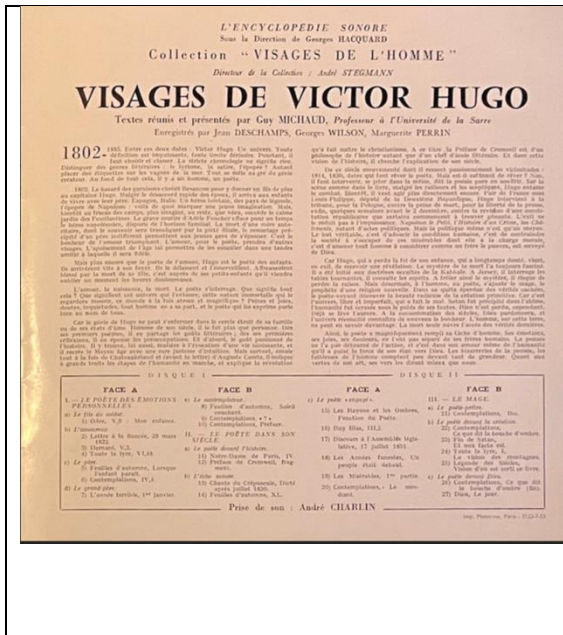
Librairie Hachette-Ducretet-Thomson, L'Encyclopédie sonore, collection « Visages de l'homme », deux disques 25 cm, 33 t, LAE 3306-3307, 1955.

Pochette recto : « Jean Deschamps » [réalisateur de cette édition].

Pochette verso : « l'Encyclopédie sonore, sous la direction de Georges Hacquard ». « Directeur de la Collection : André Stegmann ». « Textes réunis et présentés par Guy Michaud, Professeur à l'Université de la Sarre ». « Enregistrés par Jean Deschamps, Georges Wilson, Marguerite Perrin ». « Prise de son : André Charlin ». Trois versions différentes, dont un coffret de luxe.

Les disques sont accompagnés par un livret de 21 pages : « Visages de Victor Hugo : notes pour un commentaire par Guy Michaud, Professeur à l'Université de la Sarre ».

Document conservé à la BnF. Cote (son dématérialisé) : NUMAV-49521



DISQUE I
Face A
I. LE POÈTE DES ÉMOTIONS PERSONNELLES

- a) Le fils du soldat
- b) L'amoureux
 - Lettre à la fiancée, 25 mars 1822
 - Hernani, V, 3 (J. Deschamps, M. Perrin)
 - Toute la lyre, VI, 48 (J. Deschamps)
- c) Le père
- d) Le grand-père
- e) Le contemplateur

Quand deux cœurs en s'aimant ont doucement vieilli,
 Oh ! quel bonheur profond, intime, recueilli !
 Amour ! hymen d'en haut ! ô pur lien des âmes !
 Il garde ses rayons même en perdant ses flammes.
 Ces deux cœurs qu'il a pris jadis n'en font plus qu'un.
 Il fait, des souvenirs de leur passé commun,
 L'impossibilité de vivre l'un sans l'autre.
 (Juliette, n'est-ce pas, cette vie est la nôtre !)
 Il a la paix du soir avec l'éclat du jour,
 Et devient l'amitié tout en restant l'amour !

Victor Hugo, *Toute la lyre*, VI, 64

[et non 48, comme écrit au dos de la pochette du disque].

Choix d'extraits de lettres de Juliette Drouet de 1873

par Patricia Chabot

*Patricia Chabot, agrégée de Lettres, fait partie de l'équipe qui sous la direction de Florence Naugrette a contribué à indexer la vaste correspondance de Juliette Drouet réunie sur le **site Juliette DROUET** (www.juliettedrouet.org/lettres/#.Y4K88ISZPD4) .*

Paris, 17 août [18]73, dimanche soir, 5 h. ³/₄

[...] Comme je ne veux pas que tu te déshabitués de mes pattes de mouches, je t'en fourre encore ce soir au nez et à la barbe du bon Robelin qui s'imagine que je me livre à la littérature épistolaire avec fureur et qui me demande : Quand cela paraîtra ? Bonne question n'est-ce pas ? [...]

ROBELIN Charles (1797-1887) : architecte, un des plus fidèles amis de Victor Hugo, à qui il a fourni des informations pour l'écriture de *Notre-Dame de Paris*.

Paris, 20 août [18]73, mercredi midi

Cher adoré, je fais ce que je peux pour amadouer mes vieilles douleurs d'ici à ce soir ; mais, dans le cas où elles seraient plus fortes que mon courage, je te supplie de ne pas t'en attrister et d'être très GEAIE avec tous tes invités et en particulier avec ton Petit Victor [...].

HUGO François-Victor (1828-1873) : d'abord prénommé Victor, comme son père, il signera François-Victor. Juliette Drouet, dans sa correspondance, l'appelle souvent « ton petit Toto ». Il tombe plusieurs fois gravement malade pendant son enfance, souffrant d'une longue pleurésie en 1842, et de la typhoïde en 1847. [...] Le 14 janvier 1865 meurt à Guernesey sa fiancée Emily de Putron. Il revient à Bruxelles après ce deuil. En 1872, il fait encore un séjour à Guernesey. L'année suivante, il est soigné à Auteuil pour une tuberculose rénale, dont il meurt le 26 décembre 1873.

Paris, 22 août [18]73, vendredi matin, 8 h.

Pendant que tu travailles, mon grand bien-aimé, moi je t'aime ; à chacun son lot, c'est tout simple ; à toi la gloire, à moi l'amour et Dieu sait si je me plains de mon sort. [...]

Académie populaire du théâtre et des arts du récit . RNA W751252848 . SIREN 901170209
CERCLES DE LECTURE – CERCLES DE CONVIVIALITÉ

Juliette Drouet, compagne du siècle

Paris, 23 août [18]73, samedi matin, 7 h.

Dors, mon cher bien-aimé, profite de cette matinée un peu sombre et un peu pluvieuse pour te reposer aujourd'hui. Il sera toujours temps de reprendre ton essai de misère ou de génie, ce qui pour toi est synonyme. Moi, pendant ce temps-là, je vais prendre un bain. Je compte beaucoup sur lui pour calmer ma douleur de côté ; cependant s'il n'agissait pas comme d'habitude j'aurais recours à E. Allix en désespoir de cause. Autre guitare : je suis curieuse de savoir comment le citoyen d'Alton se tirera lundi prochain vis-à-vis de toi de la triste affaire où il s'est engagé si coupablement.

« Ton essai de misère ou de génie » : *Quatre-vingt-treize, ou L'Art d'être grand-père ?*

ALLIX Émile (1836-1911) : frère de Jules et Augustine Allix, il fut l'ami de Hugo, et son médecin à Jersey. Il accueille Adèle à son retour de la Barbade en 1872, avant son internement. Il fait partie des proches qui viennent souvent dîner chez Hugo après l'exil. Le 2 août 1882, il est l'un des témoins de la signature du testament de Juliette Drouet en faveur de son neveu.

« Autre guitare » : « Guitare » et « Autre guitare » sont deux poèmes du recueil *Les Rayons et les Ombres*. Juliette utilise l'expression pour changer de sujet de conversation.

D'Alton-Shée est l'un des actionnaires du *Peuple Souverain* responsables de la perte de son poste de rédacteur en chef par Paul Meurice.

Paris, 24 août [18]73, dimanche après-midi, 2 h.

Qu'est-ce qui bisque ? C'est moi. Qu'est-ce qui est attrapé ? C'est la pauvre Juju. Je n'en veux pas à Vacquerie, cependant il aurait bien pu prévenir plus tôt qu'il ne viendrait pas aujourd'hui. J'espère encore un bon petit rabiote de hasard dans le cas où nous dînerions absolument seuls ce soir. Ce serait après la dernière bouchée de nous payer une forte petite voiture découverte de huit à dix heures. Si cela te va, j'en suis. Hep ! Hep ! Hep ! Hurrah ! Les vivants vont vite. [...]

Paris, 25 août [18]73, lundi après-midi, 2 h.

J'ai su très peu retenir d'Alton après toi, mon cher adoré, ce qui ne t'étonnera pas, mon peu d'attrait, ou d'attraction, étant donnée : il s'en est naturellement rattrapé auprès de la charmante M^{me} Charles chez laquelle il était encore tout à l'heure quand Mariette a porté la brochure de ton fils venue par mégarde ici.

Il aura probablement été plus expansif avec elle qu'avec moi à qui il n'a dit que des lieux communs insignifiants. Ce qui n'est pas insignifiant ce sont vos RICORDARSI entre M^{me} Lanvin et vous. « Ô mes lettres d'amour ! » Je vous avoue que ces passions rétrospectives me troublent tellement que je suis prête à jeter le manche après la cognée plutôt que de rentrer dans la lutte de votre passé, de votre présent et de votre avenir avec les vieilles cocottes, voire celle Moyen-Âge, et les jeunes qui ne demandent qu'à pondre et à couvrir sous vos ailes. Pour moi je n'ai plus que la force de vous aimer et de crever à temps pour vous épargner des remords. Cela dit : embrassons-nous, Folleville !

Mariette (née en 1840) : Mariette Leclanche, originaire de Saint-Brieuc, orpheline, servante entrée au service de Victor Hugo le 15 février 1868, après avoir déjà été servante à Guernesey depuis quatre ans. Juliette Drouet et Hugo apprécient beaucoup son travail sérieux, soigné et courageux. Le 15 septembre 1870, Hugo note qu'il lui lègue, ainsi qu'à l'autre servante Suzanne Blanchard, 2000 F. pour leurs « bons et loyaux services ».

LEHAENE Alice (1847-1928) Madame Charles, épouse de Charles Hugo mort en 1871. Ses enfants ont pour tuteur leur grand-père qui s'oppose à ce que le nouveau mari Lockroy le soit.

Ricordarsi » (italien) : « se souvenir ».

Embrassons-nous, Folleville ! vaudeville d'Eugène Labiche de 1850, dont le titre était devenu une expression proverbiale pour désigner la réconciliation hâtive.

Paris, 29 août [18]73, vendredi après-midi, 2 h.

Cher bien-aimé, ta confiance en mon épistolairerie m'honore sans me convaincre ; cependant, pour t'obéir, j'essaierai d'écrire à ta belle-sœur, sinon aujourd'hui, demain.

« Ta belle-sœur » : Julie Chenay, née Foucher, la plus jeune sœur de madame Hugo. Elle entretient Hauteville House en l'absence de Hugo.